

Blois, août 1944 (ADLC – 10 Fi 71)



La plus connue des photos de tondues est sortie de l'objectif de Robert Capa le 18 août 1944 à Chartres¹. Celle qui figure ici - la seule des Archives Départementales du Loir-et-Cher - ne prétend pas à une telle célébrité. Outre son sujet, elle présente pourtant quelques similitudes : même cadre urbain, ici une rue de ce qu'on nomme aujourd'hui le "vieux Blois", sans doute la rue du Bourg Saint-Jean ; même pavoiement tricolore de maisons ; même encadrement par les FFI et des hommes en uniforme, l'un, gendarme, portant, semble-t-il, une arme anglaise (la fameuse Sten des maquisards), l'autre casqué ; même accompagnement amusé et curieux de femmes et d'hommes. Là s'arrête la ressemblance.

A Blois, ce n'est pas une jeune fille le crâne rasé, qui marche vivement, son bébé dans les bras, suivie et encadrée par une foule bruyante, mais deux femmes tondues court, que le photographe a fait poser, ce qui suppose l'accord de ceux qui les convoient. Leur visage flouté (par le service de reproduction des ADLC) ne permet d'apprécier ni leur âge ni leur réaction, ni s'il porte une marque comme celle notée par l'abbé Gallerand dans son carnet intime ("l'aigle noir sur le front")². Leur "exhibition", pour reprendre le vocabulaire de l'abbé, est, certes, rendue patente par la pose mais n'a rien de carnavalesque : plutôt bien mises, elles ont conservé leur sac à main et, hormis la tonte, elles ne semblent pas avoir subi les outrages observés en maints endroits (habits arrachés ou dénudation par exemple). En outre, si les gens sont sortis de chez eux, il n'y a pas foule dans la rue du Bourg Saint-Jean.

¹ -On peut la voir (entre autres sites) sur <http://expositions.bnf.fr/capa/grand/161.htm>

² -L'abbé Gallerand a laissé des carnets intimes rédigés pendant toute l'occupation, que sa famille a versés aux Archives Départementales ; comme son évêque, Mgr Audollent, Gallerand était un pétainiste convaincu. (ici, ADLC – 110 J 14)

La tonte a déjà eu lieu –peut-être devant la préfecture, avec une foule "*assez considérable*" qui vient d'accueillir des soldats américains avec des fleurs et "*applaudit*" comme le note Gallerand³- et il est possible que la rue du Bourg Saint-Jean soit tout simplement le chemin du Commissariat de police. Dans ce cas, la présence du gendarme serait justifiée et n'aurait donc pas le caractère d'une caution officielle des tontes. D'ailleurs, ce gendarme, contrairement à celui de Capa, ne semble pas prendre part à la liesse quasi générale : il pose lui aussi mais son visage n'exprime pas de sentiments particuliers -ni complicité, ni réprobation.



(Les découpages ci-contre et ci-dessous ont été réalisés

à partir du fichier fourni par

les Archives départementales du Loir-et-Cher)



En revanche, est-ce trop solliciter la photo que de deviner sur la faible portion du visage visible de l'autre homme en uniforme un léger sourire ? Le statut de l'homme au chapeau-feutre derrière, lui aussi souriant, est indéterminé : quidam ? policier ?

Pas de doute en tout cas pour le troisième accompagnateur, un FFI portant brassard : il s'est écarté pour permettre au photographe de bien cadrer les deux femmes et son sourire entendu affiche sa satisfaction. Le même sentiment est visible sur la plupart des visages des personnes sorties sur les trottoirs. A droite un groupe de 4 femmes et 4 hommes semble en train d'accompagner le petit cortège, mais d'assez loin. Cette partie de la photographie montre toute la gamme des attitudes : le jeune homme rigolard et la femme à sa gauche semblent interpeller les deux femmes tondues d'une façon pour le moins sarcastique ; les autres ont pris conscience qu'ils étaient dans le viseur du photographe et les expressions vont du sourire à la réserve. Même attitude dans le groupe en arrière plan, une famille, semble-t-il, où deux garçons souriants encadrent une femme (une jeune fille ?) au visage sérieux.



³ -Note du 17 août 1944 : « *La foule se porte plus dense vers les grilles et applaudit. Qu'y a-t-il ? Des jeunes gens me montrent deux femmes que les maq. promènent : elles ont les cheveux coupés, l'aigle noir sur le front... On m'explique que ce sont deux fameuses amies des soldats all. »*



Comme le FFI, la femme plus âgée, sur le trottoir à gauche, le menton dans la main, résume l'attitude générale : sourire railleur sans doute, mais sans colère ni même, semble-t-il, mépris.



La rue est sortie en famille ; amusée, elle regarde sans gêne mais sans morgue : le spectacle est plaisant et on y assiste sans y participer. Sous l'œil du photographe, et d'une certaine façon posant eux aussi, presque tous ces gens affichent des sourires complices, non de l'agressivité. Dans la rue du Bourg Saint-Jean, les deux femmes ne recueillent ni compassion ni colère. Ailleurs, du reste, non plus. Quand, dans la sacristie de la cathédrale, le 18 août, lendemain des tontes, l'abbé Gallerand exprime sa réprobation contre « *ces scènes de démagogie qui excitent les passions populaires* », un autre abbé, son confrère, les trouve, lui, « *innocentes* » ; c'est dire...

Les défilés et cérémonies diverses organisés aux lendemains de la Libération de Blois drainent beaucoup de monde. Les policiers s'essayaient parfois à un comptage approximatif : en mai 1945, pour célébrer la prise de Berlin par les Soviétiques, le Commissaire Spécial annonce un défilé de 1500 personnes puis un rassemblement de 2000 devant la Préfecture. Mais, en général, les rapports de police utilisent le mot « foule », qualifiée de « dense » ou « considérable », sans autre précision. Rappelons que la ville de Blois compte alors plus de 25 000 habitants : c'est dire que les rassemblements et défilés sont plus l'affaire de gens déterminés que de badauds. Au vu de cette photographie, la plupart des « spectateurs » de la rue du Bourg Saint-Jean sont à ranger parmi les seconds. Sans indulgence pour ces deux femmes tondues, mais sans hargne non plus, ils se contentent d'apporter un accord tacite et sage à un châtiment « innocent ».

On ne saurait chercher de vérité dans une seule photographie. Celle de Robert Capa passe pour emblématique : cette fille seule, le fruit de sa faute dans ses bras, entourée d'une foule hostile, serait porteuse de toute la honte collaboratrice contre laquelle s'assemble la communion populaire de la Libération – image de bruit et de fureur. En partie posée, dans le calme et la simplicité d'une petite rue, sans manifestation ostentatoire, sans « passions populaires », celle de Blois nous éloigne des représentations habituelles des tontes, qui ont suscité condamnations et jugements méprisants. La communion à laquelle sont conviés ces Blésois-là n'a ni la ferveur ni l'engagement auxquels les récits de la Libération nous ont accoutumés.

Mouvement fougueux pour l'une et quasi placidité de l'autre : voilà deux images porteuses d'une réalité complexe qu'on ne pourra lire exclusivement sur l'une ou sur l'autre.